

AMÉRIQUE LATINE : DE L'INTERPRÉTATION NATIONALISTE À L'INTERPRÉTATION PAR LA DÉPENDANCE *

*Luiz Carlos BRESSER-PEREIRA ***

Dans les années 1950, deux groupes d'intellectuels publics organisés au sein de la CEPALC, à Santiago du Chili, et de l'ISEB à Rio de Janeiro furent les pionniers de la réflexion sur les sociétés et économies latino-américaines d'un point de vue nationaliste. La CEPALC critiquait essentiellement la loi des avantages comparatifs et ses incidences impérialistes sous-jacentes ; l'ISEB focalisait son attention sur la définition politique d'une stratégie nationale-développementiste. La notion de bourgeoisie nationale était la clé de cette interprétation de l'Amérique latine. Toutefois, la révolution cubaine, et les coups d'État militaires permirent cependant l'apparition d'une critique de ces thèses avec l'émergence d'une nouvelle interprétation par la dépendance. Réfutant radicalement la possibilité d'une bourgeoisie nationale, deux variantes de l'interprétation par la dépendance réfutaient également la possibilité d'une stratégie de développement national.

Mots clés : bourgeoisie nationale, nationalisme, développementisme, cosmopolitisme.

Les années 1960 resteront dans l'histoire intellectuelle de l'Amérique latine comme la période de grande transition, celle du passage du nationalisme économique (qui se représentait le développement économique comme le résultat d'une révolution nationale et capitaliste, par l'adoption d'une stratégie nationale de développement) à l'interprétation « associée-dépendante » qui réfutait la possibilité de l'existence d'une bourgeoisie nationale et donc de nations pleinement indépendantes dans la région et affirmait que le développement économique était de toute façon garanti en raison du dynamisme du capitalisme et des investissements des multinationales, l'attention se focalisant sur la justice sociale

* Texte traduit de l'anglais par Anne SAINT GIRONS.

** Professeur émérite à la Fondation Getúlio Vargas. <http://www.bresserpereira.org.br> ; luiz.bresser@fgv.br.

et la démocratie. Dans les années 1950, les intellectuels publics de l'Instituto Superior de Estudos Brasileiros (ISEB) de Rio de Janeiro, qui étudiaient les révolutions industrielles et nationales en cours depuis les années 1930, ont élaboré une « interprétation nationale-bourgeoise » pour le Brésil et l'Amérique latine¹. En même temps, les économistes structuralistes du développement siégeant à la Commission économique pour l'Amérique latine et les Caraïbes des Nations unies (CEPALC) formulaient une critique de la loi des avantages comparatifs, posant ainsi les bases des politiques d'industrialisation où l'État, sa bureaucratie et les capitalistes industriels jouaient un rôle actif. Ces deux groupes d'intellectuels vivaient dans un environnement social et politique très critique du libéralisme économique depuis la Grande Dépression des années 1930. Leurs économistes contribuaient à cette critique en décrivant l'économie politique classique comme un instrument au service des intérêts des pays riches (États-Unis et Royaume Uni en particulier), lesquels n'étaient pas favorables à l'industrialisation en cours dans la région. C'est ainsi qu'ils attribuèrent la responsabilité du sous-développement de la région non seulement à la colonisation mercantile de l'Amérique latine par le système des plantations (contrairement aux États-Unis dont les colons venaient essentiellement peupler des terres nouvelles et non pas chercher des profits mercantiles), mais aussi au fait que le centre impérial avait tout intérêt à ce que les pays en développement restent des exportateurs de matières premières. Ajoutées aux thèses du groupe nombreux des pionniers du développement économique apparu à la fin de la deuxième Guerre mondiale, leurs théories et propositions fournirent un appui théorique à la substantielle croissance économique qui caractérisa la plupart des pays d'Amérique latine entre 1930 et 1980. Ces intellectuels étaient plutôt de gauche, mais ils adoptèrent les thèses réformistes. Ils partaient de l'hypothèse que la révolution industrielle était menée par une coalition rassemblant la bourgeoisie industrielle nationale, la bureaucratie étatique et la classe ouvrière industrielle – pacte de classe renforcé par la crise des années 1930 dans le centre impérial et celle de leurs alliés dans la région, à savoir l'oligarchie des propriétaires terriens et la bourgeoisie mercantile.

Cependant, la révolution cubaine de 1959 ouvrit la voie à une radicalisation de la gauche latino-américaine, à laquelle répondirent une série de putschs militaires dans le Cône Sud, putschs perpétrés avec l'aide de la bourgeoisie locale nouvellement unie et des États-Unis. Ce qui conduisit de nouveaux groupes d'intellectuels latino-américains de gauche à affirmer, dans le cadre de l'interprétation par la dépendance, que la bourgeoisie nationale était une illusion dans la région : les élites locales seraient intrinsèquement dépendantes, incapables de mener une révolution capitaliste nationale classique. Dans la mesure où cette thèse connut un grand succès politique dans les années 1960 et 1970, elle contribua à l'affaiblissement du concept de nation en Amérique latine pour les 20 années suivantes, sans renforcer (et même en affaiblissant) les partis politiques de gauche dans la région. Ce n'est qu'avec les années 2000 que purent ressurgir en tant que forces politiques des partis à la fois nationalistes et penchant à gauche et des leaders politiques.

1 - Cette interprétation nationale-bourgeoise est devenue dominante dans les années 1950. Elle remplaça l'interprétation jusque-là dominante, celle de la « vocation agricole » ou de la « vocation aux matières premières », qui excluait la possibilité comme la nécessité de l'industrialisation de la région (Bresser-Pereira, 1982).

Pour comprendre l'affrontement des idées au sein de la gauche latino-américaine ou entre intellectuels progressistes dans la seconde moitié du xx^e siècle, il faut prendre en considération le fait que si tous critiquaient la théorie de la modernisation (approche sociologique née aux États-Unis), ils étaient divisés entre nationalistes de gauche, fondamentalement préoccupés de développement économique, et socialistes dont la priorité était la justice sociale. Avant les putschs militaires, les thèses nationalistes et l'interprétation nationale-bourgeoise étaient dominantes parmi les intellectuels de gauche. Après le coup d'État de 1964 au Brésil, les militaires et les industriels restèrent nationalistes et développementistes, tandis que les intellectuels inspirés par l'interprétation par la dépendance et partant de l'hypothèse que le développement économique était assuré rejetaient le nationalisme et s'engageaient dans la lutte pour la justice sociale et plus particulièrement pour la démocratie. Les socialistes et, plus généralement, les intellectuels de gauche préoccupés de justice sociale ont du mal à soutenir le nationalisme économique comme moyen du développement économique parce que ce soutien suppose une alliance avec des classes qui, d'une façon ou d'une autre, finissent par légitimer le capitalisme. Pourtant, l'expérience montre qu'il ne peut y avoir de développement économique sans stratégie nationale de développement (BRESSER-PEREIRA, 2009), et qu'une telle stratégie implique nécessairement une sorte de pacte entre les classes sociales ².

En Amérique latine, où les inégalités sociales sont fortes, il est particulièrement difficile de réaliser la nécessaire coalition des classes. Dans cet article, j'étudie la façon dont les thèses nationalistes et développementistes émanant de l'ISEB et de la CEPALC dans les années 1950, lesquelles expliquaient et légitimaient l'industrialisation, furent attaquées par les tenants de l'interprétation par la dépendance lorsqu'éclatèrent, dans les années 1960, les grandes crises économiques et politiques dans les pays du Cône Sud. Dans la première partie, je décris les trois groupes d'intellectuels publics pris en compte dans l'optique de cet article : ceux de l'ISEB, ceux de la CEPALC et ceux de « l'école de sociologie de São Paulo ». Dans la deuxième partie, j'étudie les théories de l'ISEB et de la CEPALC sur le développement et le sous-développement et leur interprétation nationale-bourgeoise latino-américaine. Dans les troisième et quatrième parties, j'étudie le concept de bourgeoisie nationale et celui de la stratégie nationale-développementiste qui en découle, en me référant aux événements historiques des années 1950, essentiellement la révolution cubaine de 1959, pour réfuter partiellement l'interprétation nationale-bourgeoise. Dans la cinquième partie, je concentre l'étude sur l'interprétation par la dépendance (ou théorie de la dépendance comme on dit plus communément) en examinant ses trois variantes : surexploitation capitaliste, associée-dépendante et nationale-dépendante.

2 - L'autre option est que la bureaucratie étatique prenne le contrôle de la révolution industrielle, comme ce fut le cas au Japon au xix^e siècle, et en Russie et en Chine au xx^e. Dans ces deux derniers cas, elle le fit au nom du socialisme, mais elle finit par contribuer aux révolutions nationales et capitalistes dans ces pays.

I – LES INSTITUTIONS ET LEURS INTELLECTUELS PUBLICS

L'ISEB regroupait à Rio de Janeiro dans les années 1950 des intellectuels d'origines diverses, aux spécialités diverses, qui développèrent une certaine conception cohérente et globale du Brésil et de son industrialisation. Avec la publication, en 1949, de son rapport *Studio Económico de América Latina 1949*, la CEPALC devint le creuset de la pensée économique structuraliste latino-américaine. Les deux institutions formulèrent en même temps leurs théories globales, compatibles entre elles, atteignant leur summum dans les années 1950. Mais au cours de la décennie suivante, après les crises des années 1960 et les coups d'État militaires dans le Cône Sud, « l'interprétation nationale-bourgeoise » du Brésil avancée par l'ISEB et la stratégie nationale-développementiste proposée autant par l'ISEB que par la CEPALC furent âprement critiquées par les sociologues brésiliens rassemblés au sein de l'université de São Paulo et que j'appelle « l'école de sociologie de São Paulo ». Si l'école de sociologie s'affirmait comme une institution purement universitaire, fondatrice de la « sociologie scientifique » brésilienne, ses principaux intellectuels finirent pourtant, comme ceux de l'ISEB et de la CEPALC, par devenir aussi des intellectuels publics très actifs dont l'objectif était d'influencer les politiques publiques.

Dans les rangs de la CEPALC figuraient deux des grands personnages de la pensée économique au XX^e siècle : Raul PREBISCH et Celso FURTADO. Parmi les autres économistes importants de la CEPALC, citons Aníbal PINTO, Oswaldo SUNKEL et Maria da Conceição TAVARES. À l'ISEB, les grands intellectuels étaient les philosophes Álvaro VIEIRA PINTO, Roland CORBISIER et Michel DEBRUN, le sociologue Alberto GUERREIRO RAMOS, l'économiste Ignácio RANGEL, l'historien Nelson WERNECK SODRÉ, et les spécialistes des sciences politiques Hélio JAGUARIBE et Cândido MENDES DE ALMEIDA. Plus politiques qu'économiques³, leurs théories étaient complétées au niveau économique par la pensée structuraliste de la CEPALC. Créé en même temps que la CEPALC, à la fin des années 1940, l'ISEB connut son heure de gloire entre les années 1952 et 1958, date de sa première crise. Il fut dissous après le putsch de 1964. La CEPALC poursuivit son existence en tant qu'agence des Nations unies, mais je ne me réfère ici qu'aux théories formulées entre la fin des années 1940 et le début des années 1960.

S'agissant de leur pensée économique, les deux groupes étaient nationalistes, c'est-à-dire qu'ils pensaient que pour construire un État-nation fort et aboutir au développement économique, il fallait une nation forte ; tous deux adhéraient à une variante douce de la théorie dite impérialiste du sous-développement, lequel sous-développement serait la conséquence de la sujétion formelle et informelle, au XIX^e siècle, d'une société précapitaliste (ou dans le cas de l'Amérique latine d'une société capitaliste-mercantile) aux États-nations industriels et impérialistes d'Europe et d'Amérique du Nord. Si les deux groupes y contribuèrent également, les thèses de la CEPALC eurent plus de retentissement dans la région et, lorsqu'elles furent éclipsées par l'interprétation par la dépendance, elles ne furent pas critiquées avec autant de férocité que celles de l'ISEB au Brésil. Les économistes de la CEPALC et de l'ISEB pensaient que le développement économique

3 - Malgré la présence dans leurs rangs d'un économiste remarquable, à savoir Ignácio RANGEL.

était synonyme d'industrialisation et devait advenir comme la conséquence d'une stratégie nationale de développement, stratégie qualifiée par l'ISEB de « développementisme national ».

L'ISEB domina la scène intellectuelle brésilienne dans les années 1950. Avec un retard d'environ dix ans, le département de sociologie de l'université de São Paulo créa l'école de sociologie de São Paulo dirigée par Florestan FERNANDES. Dans les années 1950, les spécialistes des sciences sociales s'occupaient de théorie sociologique et de transposer au Brésil les méthodes de la recherche scientifique. Mais après la révolution cubaine de 1959, les thèses de gauche et marxistes finirent par devenir dominantes dans cette école de pensée. La première préoccupation de ses membres était la transition d'une société agraire à une société industrielle, et l'analyse de l'exclusion sociale, des classes sociales et des inégalités entre les sexes. Dans sa lutte pour obtenir le monopole de la connaissance sociologique légitime au Brésil (BOURDIEU, 1976), cette école adopta rapidement une attitude critique vis-à-vis de l'ISEB et concentra ses attaques sur la thèse de la bourgeoisie nationale. Tandis que les intellectuels de l'ISEB considéraient le pacte politique de Getúlio VARGAS – lequel visait à l'industrialisation comme l'aboutissement de la révolution nationale et capitaliste – et son populisme comme l'expression précoce d'une participation du peuple en politique, l'école de São Paulo critiquait le nationalisme et le populisme de Vargas.

Après le putsch de 1964, tandis que l'école de São Paulo réfutait, pour le Brésil, l'interprétation nationale-bourgeoise qui était aussi celle de l'ISEB et du Parti communiste (qui avait adopté l'approche de l'ISEB lors de son congrès national de 1958 (BRANDÃO, 1997), elle rendit cette interprétation responsable du putsch lui-même : le Parti communiste et les intellectuels de l'ISEB auraient été responsables de la scission au sein de la gauche. Daniel PÉCAULT (1989, p. 101, p. 106) nous fournit un résumé frappant de cette critique : tandis que les intellectuels de l'ISEB « exprimaient le sentiment très fort d'une « intelligentsia » ayant vocation à mener la transition vers un Brésil maître de sa destinée..., les intellectuels paulistes manifestaient vis-à-vis de l'ISEB un mépris hautin et méfiant. »

Les critiques renvoyées par l'école de sociologie de São Paulo à l'ISEB et à sa thèse (qui soutenait que les industriels brésiliens formaient une bourgeoisie nationale entièrement vouée à l'industrialisation) furent apparemment « confirmées » par le soutien de cette bourgeoisie au putsch militaire de 1964. D'un autre côté, la position critique des sociologues paulistes envers le régime autoritaire, leur penchant pour la gauche et les études marxistes, ajoutés au fait que les militaires avaient fait disparaître l'ISEB et qu'eux parlaient au nom de la science tandis que les intellectuels de l'ISEB avaient été « contaminés » par la politique, aboutirent à la « victoire intellectuelle totale » de l'école de São Paulo. L'hostilité naturelle de la gauche vis-à-vis du putsch y contribua aussi. Après le putsch, dans la seconde moitié des années 1960, cette école qui penchait maintenant vers le marxisme participa activement à la définition d'une nouvelle interprétation du Brésil et de l'Amérique latine, à savoir l'interprétation par la dépendance. La nouvelle école dominante régna longtemps sur les sciences sociales brésiliennes : ce n'est que récemment que commença la révision du rôle joué par l'ISEB dans l'histoire intellectuelle du Brésil et de l'Amérique latine.

Bien qu'elle ait partagé la majeure partie des thèses de l'ISEB, la CEPALC échappa aux critiques, peut-être parce que ses analyses étaient économiques et non politiques, et probablement parce qu'il n'était pas dans l'intérêt des tenants de la nouvelle interprétation de les mettre dans le même sac : il était plus intéressant d'obtenir que l'agence des Nations unies adhère aux nouvelles thèses. Après l'article publié en 1966 par Andre GUNDER FRANK : « The development of underdevelopment », la gauche radicale se mit également à critiquer l'interprétation nationale-bourgeoise en suivant la ligne de l'école de sociologie de São Paulo. Une sorte d'accord tacite sur l'interprétation associée-dépendante non radicale fut ainsi réalisé entre les nouveaux théoriciens de la dépendance et la CEPALC, accord destiné à minimiser les conflits et à développer la coopération entre eux. De ce point de vue, les nouvelles thèses signifiaient non pas un rejet des thèses de la CEPALC, mais étaient seulement une nouvelle contribution sociologique à la pensée sur le thème des relations centre/périphérie. En fait, la CEPALC se rendit aux nouvelles thèses et ce fut la fin de son âge d'or.

II – L'INTERPRÉTATION PAR LA DÉPENDANCE

Dans l'histoire intellectuelle de l'Amérique latine, peu de thèmes ont été traités avec autant de confusion et d'inexactitudes que celui de la « théorie de la dépendance ». La première raison en est qu'il ne s'agit pas d'une théorie mais d'une interprétation sociologique et politique de l'Amérique latine concurrente de l'interprétation nationale-bourgeoise qu'elle remplaça ; en second lieu, parce qu'elle n'était, en fin de compte, pas aussi critique de l'impérialisme qu'il y paraissait, et que sa variante modérée et dominante suggérait une association avec les pays riches. Apparue après les putschs au Brésil, en Argentine et en Uruguay, l'interprétation par la dépendance est une analyse sociologique de la forme dépendante du capitalisme tel qu'il se manifestait en Amérique latine, thèse généralement associée au marxisme puisque son fondateur, André GUNDER FRANK, était un éminent économiste marxiste. Elle ne niait pas l'exploitation de la périphérie par le centre développé mais, comme le notait Ronald H. CHILCOTE (1982, p. 14), « la théorie de la dépendance ne nous a pas fourni une nouvelle théorie de l'impérialisme ». Sa principale préoccupation était de démontrer la responsabilité des élites locales dépendantes dans le sous-développement, y compris les élites industrielles. C'était fondamentalement réfuter l'interprétation nationale-bourgeoise. Si l'interprétation proposée par l'ISEB comme par la CEPALC posait comme hypothèse la possibilité de l'existence d'une bourgeoisie nationale en Amérique latine et lui assignait un rôle crucial dans la construction des nations latino-américaines et dans le leadership du développement économique, l'interprétation par la dépendance se caractérisait par la négation radicale de la possibilité de l'existence d'une telle bourgeoisie.

Le terme de « dépendance » appliqué à la périphérie est l'homologue du terme d'« impérialisme » appliqué au centre. Beaucoup furent alors portés à croire que les approches de l'impérialisme et celles de la dépendance étaient équivalentes pour expliquer le retard économique. C'est ainsi par exemple que Gabriel PALMA (1978), qui écrivit une étude classique sur la dépendance, ne comprenait pas cette différence et donc l'opposition entre l'interprétation par la

dépendance et la thèse de la CEPALC ; il ne faisait pas la distinction entre l'interprétation nationale-bourgeoise et impérialiste, et l'interprétation par la dépendance. En fait, l'interprétation nationale-bourgeoise est proche de celle de l'impérialisme, tandis que l'interprétation par la dépendance s'en démarque sur deux points importants.

Premièrement, elle affirme que la cause du retard économique des pays sous-développés est à rechercher non seulement dans l'exploitation par le centre impérial, mais également, sinon principalement, dans l'incapacité des élites locales à être nationales, à penser et à agir au nom des intérêts nationaux. Tandis que l'interprétation nationale-bourgeoise partait de l'hypothèse qu'une bourgeoisie industrielle nationale était en train de naître par opposition aux anciennes élites latino-américaines (pour partie féodales et patriarcales, pour partie mercantiles), l'interprétation par la dépendance niait l'existence d'un quelconque dualisme social et rejetait donc l'hypothèse de ce conflit interne fondamental qui caractérise la classe dominante dans les pays en voie de développement.

André GUNDER FRANK (1966, 1969) niait cette hypothèse et l'idée même d'un développement autonome sur la périphérie du capitalisme. En qualité de marxiste, il affirmait que l'interprétation nationale-bourgeoise était une variante de la théorie sociologique de la modernisation adoptée par les sociologues, essentiellement aux États-Unis. En fait, la plupart des tenants de l'interprétation par la dépendance, suivant en cela l'historien Caio PRADO JR. (1945, 1966), affirmaient contre toute évidence que les entrepreneurs industriels étaient les descendants des premiers colons et non des immigrants récents, et que la bourgeoisie latino-américaine avait toujours été mercantile (au Brésil, une bourgeoisie mercantile de planteurs de café), incapable d'introduire l'innovation technique ou de définir une stratégie de développement national⁴. D'un autre côté, la variante « associée-dépendante » enseignait que la théorie de l'impérialisme se trompait en affirmant que le centre était opposé à l'industrialisation, parce que depuis les années 1950 les multinationales construisaient des usines dans la région. Selon cette variante, les multinationales et les capitaux financiers internationaux ne sont pas antagonistes du développement industriel, mais ils créent des effets pervers en favorisant la concentration des revenus en faveur des classes moyennes et supérieures, et en encourageant l'autoritarisme. Pourtant, elle prône l'association dans la mesure où l'épargne étrangère financée par les investissements directs des multinationales et par les prêts de l'étranger serait un préalable nécessaire à la croissance économique de l'Amérique latine.

Deuxièmement, l'interprétation par la dépendance diffère de la théorie de l'impérialisme (et donc de l'interprétation nationale-bourgeoise) en ce qu'elle était à l'origine une théorie marxiste, tandis que celle de l'impérialisme ne l'était pas – comme l'interprétation nationale-bourgeoise, elle pouvait être adoptée par les marxistes mais n'était pas intrinsèquement marxiste. En conséquence, alors que l'interprétation nationale-bourgeoise se focalisait sur l'exploitation nationale, l'interprétation par la dépendance mettait l'accent sur l'exploitation des classes

4 - Je dis « contre toute évidence » parce qu'au Brésil surtout il est aujourd'hui démontré que les entrepreneurs industriels viennent de familles d'immigrants et non de familles de planteurs de café (BRESSER-PEREIRA, 1964).

beaucoup plus que sur l'exploitation des nations. Pour CARDOSO (1977 [1980], p. 97), qui est très clair et insiste sur ce point, le caractère principal de l'interprétation par la dépendance n'est pas l'étude des relations internationales (qui ne doit cependant pas être oubliée), mais l'analyse des classes sociales au sein du capitalisme dépendant. « Nous nous intéressons au « mouvement », aux luttes des classes, à la redéfinition des intérêts, aux alliances qui soutenaient les structures et, en même temps, à créer des perspectives de changement ». Il n'est donc pas surprenant que cette théorie ait reçu tant d'écho aux États-Unis où les intellectuels de gauche y virent des idées nouvelles et séduisantes dans la mesure où elles critiquaient le capitalisme sans rendre leur pays responsable des problèmes de l'Amérique latine.

L'interprétation par la dépendance est née notamment des travaux de Celso FURTADO publiés dans la seconde moitié des années 1960. En cohérence avec la CEPALC, il affirmait que l'Amérique latine avançait vers la stagnation en raison de l'utilisation de technologies à haute intensité de travail dans l'industrie manufacturière, et de la concentration des revenus qui en résultait, le tout en l'absence de forces compensatrices. La critique de cette thèse est soulignée dans le livre de CARDOSO et FALETTO (1969) et développée dans deux études économiques (BRESSER-PEREIRA, 1970 ; TAVARES et SERRA, 1971). Ces études expliquaient pourquoi, après avoir connu une crise économique majeure au début des années 1960, les économies latino-américaines recommencèrent à croître rapidement à la fin des années 1960. Il y eut même au Brésil un « miracle économique » entre 1968 et 1973. Ces études sont à la base de la thèse économique de l'interprétation par la dépendance ⁵.

Généralement, l'interprétation par la dépendance connaît deux variantes, la variante originelle de la surexploitation, et la variante de la dépendance associée. J'en suggère une troisième que j'appelle « l'interprétation nationale-dépendante » ⁶. La première interprétation adopte un raisonnement linéaire. Étant donné l'impossibilité posée en hypothèse d'une bourgeoisie nationale en Amérique latine, les travailleurs n'auront d'autre choix que de lutter pour la révolution socialiste. Cette variante est donc proche de la théorie de l'impérialisme parce qu'elle admet clairement l'existence de l'impérialisme, tout en proposant une critique radicale de l'interprétation nationale-bourgeoise dans la mesure où elle nie toute possibilité d'un développement national dans le cadre du capitalisme sous-développé. Pour André GUNDER FRANK, l'Amérique latine a toujours été capitaliste, suivant la forme mercantile du capitalisme, et il est faux d'affirmer qu'elle ait connu une révolution nationale bourgeoise après les années 1930. La colonisation européenne avait été purement mercantile, et n'avait créé qu'un modèle de croissance par l'exportation de matières premières. Dans ce cas, le capitalisme et l'impérialisme seraient la cause du sous-développement, d'autant que les zones les moins développées du continent étaient celles qui connaissaient la plus forte croissance des exportations de leurs ressources

5 - BRESSER-PEREIRA (1970) ; TAVARES et SERRA (1971 [1972]).

6 - Dans cette étude globale de la dépendance, Gabriel PALMA identifie également trois variantes et situe avec justesse deux des fondateurs de la théorie structuraliste du développement de la CEPALC (Celso FURTADO et Osvaldo SUNKEL) dans la troisième variante.

naturelles. Dans la même ligne de pensée, Mauro MARINI développa spécifiquement « l'interprétation par la surexploitation », en reconnaissant que pendant certaines périodes, il pouvait y avoir communauté d'intérêts entre la bourgeoisie et le prolétariat, lequel « était à l'avant-garde de la petite bourgeoisie sur la voie du réformisme et de la politique de coopération des classes » mais « l'intervention militaire de 1964 a signé l'arrêt de mort des réformistes » (MARINI, 1969, p. 151). L'interprétation nationale-bourgeoise sera donc assimilée au réformisme que Mauro MARINI trouvait acceptable pendant un certain temps. Le réformisme a échoué parce qu'au Brésil, le développement était essentiellement fondé sur la surexploitation des travailleurs, comme le prouvent les salaires fixés au-dessous du seuil de subsistance, sans parler des horaires ni des charges de travail exorbitants. Spécificité normale des économies capitalistes, l'exploitation se trouva décuplée dans les pays dépendants ou périphériques, pour devenir surexploitation puisque les travailleurs étaient soumis non seulement à leur bourgeoisie locale dépendante, mais aussi au centre impérial. Theotônio DOS SANTOS affirme clairement (jusque dans le titre de son livre en 1973) que le Brésil et l'Amérique latine en général n'avaient qu'une seule alternative : socialiste ou fasciste (cette dernière assimilée aux putschs) (SANTOS, 1967, 1970, 1973). Il ne s'arrête pas là et, comme Ruy Mauro MARINI, il fournit une importante contribution radicale et critique à la connaissance de l'État latino-américain sous-développé, dépendant et autoritaire. Au niveau de la dépendance, Theotônio DOS SANTOS reconnaît trois formes historiques : (1) la dépendance coloniale, commerciale, orientée vers l'exportation ; (2) la dépendance industrialo-financière, consolidée à la fin du XIX^e siècle, et (3) la dépendance technico-industrielle postérieure à la seconde Guerre mondiale et mise en œuvre par les multinationales (SANTOS, 1970, p. 55). Ce dernier type de dépendance crée une sorte de développement « inégal et mélangé » dans la mesure où le développement se caractérise par de profondes inégalités nées de la surexploitation de la force de travail.

La variante associée-dépendante est directement issue de l'école de sociologie de São Paulo et elle est également d'origine marxiste. Cette analyse est une réaction immédiate aux putschs militaires qui débutèrent dans le Cône Sud en 1964, et c'est une réflexion sur le « miracle économique » entamé au Brésil en 1968. Les investissements industriels lourds effectués à cette époque ont inauguré une étape nouvelle dans l'industrialisation par substitution d'importation et, en même temps, ils semblèrent avoir été à l'origine d'un nouveau pacte politique unissant les technocrates, les entrepreneurs industriels et les multinationales, pacte excluant radicalement les travailleurs. En conséquence, le nouveau modèle de développement qui émergea au milieu des années 1960, à savoir le modèle de développement dépendant et associé était autoritaire du point de vue politique, tandis que du point de vue économique il aboutissait à la concentration des revenus. Cette conjoncture fournit le creuset de l'interprétation associée-dépendante, l'étude fondatrice étant l'essai publié en espagnol au Chili en 1969 par Fernando Henrique CARDOSO et Enzo FALETTO, *Dependency and Development in Latin America* (1979). Cet ouvrage, suivi d'autres écrits de CARDOSO, se prête à plusieurs lectures. Pendant longtemps, la distinction ne fut pas nette pour moi entre cette variante de l'interprétation par la dépendance et l'autre volet de l'alternative, l'interprétation « nationale-dépendante », qui me paraissait avoir plus de sens dans la mesure où elle conservait l'idée d'une bourgeoisie nationale

mais considérait que cette bourgeoisie était ambivalente et contradictoire, parfois associée à la nation, parfois subordonnée aux élites des pays riches ⁷.

La dépendance associée peut se résumer (avec tous les risques que cela comporte) à une idée simple : lorsque les pays d'Amérique latine ne comptent plus sur leur bourgeoisie nationale, il ne leur reste plus que l'option de s'associer avec le système dominant et de se développer en profitant des failles du système. Selon cette thèse, une condition nécessaire à la croissance économique de ces pays était l'afflux de l'épargne étrangère dans la mesure où les pays d'Amérique latine ne possédaient pas les ressources nécessaires au financement de leur développement. Oubliant que les sociétés industrielles multinationales ne faisaient que capturer les marchés nationaux qui avaient jusque là été fermés à leurs exportations et oubliant que la croissance entre 1930 et 1960 avait fondamentalement été financée par l'épargne nationale, les tenants de l'interprétation associée-dépendante voyaient dans la participation des multinationales à l'industrialisation la condition de la poursuite de la croissance. Le fait que cette participation ait été entamée dans les années 1950 était une réfutation de facto de l'interprétation nationale-bourgeoise. Grâce à leurs remarquables compétences dans les domaines de la sociologie et de l'analyse politique, CARDOSO et FALETTO montraient comment les classes sociales se combattaient et se mélangeaient les unes avec les autres dans la compétition pour le pouvoir, compétition située dans le cadre de la dépendance, et ils allèrent plus loin en affirmant d'abord l'impossibilité de l'existence d'élites nationales et, ensuite, en soutenant que l'épargne étrangère était nécessaire au financement de la croissance. À l'époque, des études et divers indices avaient déjà réfuté la première affirmation ; manquait alors la critique théorique de la seconde (la nécessité d'une politique de croissance par l'épargne étrangère, stratégie globale destinée à maintenir les pays sous-développés dans la dépendance) ⁸.

La troisième variante de l'interprétation par la dépendance est l'interprétation nationale-dépendante, associée aux noms de Celso FURTADO et Oswaldo SUNKEL. Je m'associe à cette vision du développement et du sous-développement de l'Amérique latine. Cette variante de l'interprétation par la dépendance est plus proche de l'interprétation nationale-bourgeoise, ou moins critique de celle-ci que les deux autres. Elle est née de l'autocritique de ceux qui, dans les années 1950, montraient assez d'optimisme pour s'identifier aux interprétations et propositions avancées par l'ISEB et la CEPALC. Au coeur de cette interprétation se trouve l'analyse de nouveaux faits historiques qui se sont produits dans les années 1950

7 - Dans « Six interpretations on the Brazilian social formation » (BRESSER-PEREIRA, 1982), j'identifiais une interprétation « capitaliste fonctionnelle » qui, dans cet article correspond à l'interprétation associée-dépendante. C'est par erreur que je n'inclus pas Fernando Henrique CARDOSO dans cette interprétation et que je le situais dans « l'interprétation par la nouvelle dépendance », celle qu'ici je nomme « nationale-dépendante ».

8 - Les pays asiatiques qui se sont souvent développés grâce aux surplus des comptes courants illustrent clairement l'erreur en question. Fernando Henrique CARDOSO, président du Brésil de 1995 à 2002, adopta la politique de croissance par l'épargne étrangère, mais ne parvint à augmenter ni les investissements ni le taux de croissance. C'est ce qui inspira ma critique empirique et théorique de la politique de croissance par l'épargne étrangère qui montre que celle-ci nécessite normalement un fort taux de substitution de l'épargne étrangère par l'épargne nationale (BRESSER-PEREIRA, 2004). Pour une étude novatrice sur cette substitution, voir Claudio JEDLICKI (1988).

et qui aboutirent à l'effondrement de la coalition politique nationale entre industriels et travailleurs urbains autour d'un projet d'industrialisation. Dans les années 1950, il était raisonnable de parler de bourgeoisie nationale, mais le putsch de 1964 en finit avec l'alliance national-développementiste forgée par Getulio VARGAS. Les graves crises politiques du début des années 1960 et le putsch de 1964 étaient la conséquence de plusieurs événements historiques nouveaux qui avaient modifié le cadre politique et rendu obsolète l'alliance de VARGAS. Ces événements incluent la révolution cubaine de 1959, l'afflux de capitaux étrangers vers les industries nationales, la consolidation de l'industrialisation sous le gouvernement de Juscelino KUBITSCHKE (1956-1960), et la chute des prix du café, laquelle a nettement réduit les revenus transférés par les exportateurs de café vers l'industrie manufacturière. Tous, et plus particulièrement la révolution cubaine qui permit à la gauche brésilienne de rêver à une révolution socialiste, contribuèrent à l'effondrement en 1964 du pacte politique national-développementiste (BRESSER-PEREIRA, 1963, 1968, chap. 4). En conséquence, l'interprétation nationale-bourgeoise du Brésil et de l'Amérique latine en général, qui présupposait la participation des travailleurs urbains à la coalition politique, n'eut plus aucun sens dans la mesure où elle supposait l'existence d'une division au sein de la classe dirigeante et l'alliance de la bourgeoisie industrielle avec les travailleurs et la bureaucratie étatique.

Les intellectuels qui, à mon sens, partagent cette interprétation nationale-dépendante comprennent clairement que les crises politiques et économiques des années 1960 étaient la conséquence d'une série de nouveaux événements historiques qui exigeaient que l'on trouve une nouvelle interprétation, mais ces événements ne justifiaient pas de liquider la critique de l'impérialisme, comme cela fut le cas avec la dépendance associée, ni d'affirmer l'absolue impossibilité de l'existence d'une bourgeoisie nationale, comme ce fut le cas avec les interprétations par la surexploitation ou l'interprétation associée-dépendante. Cette interprétation nationale-dépendante admet la dépendance des élites latino-américaines et, pour cette raison, peut être considérée comme faisant partie de l'interprétation par la dépendance ; mais comme elle considère que cette dépendance est relative et contradictoire, elle peut aussi être considérée comme une interprétation indépendante. Elle admet que les élites locales tendent vers l'aliénation et le cosmopolitisme, mais met l'accent sur la contradiction entre les intérêts objectifs des pays riches et ceux des pays à revenus moyens, comme le Brésil. Les termes de « nationale-dépendante » que j'utilise forment délibérément un oxymore : les deux termes reliés par un tiret sont en totale opposition. La classe capitaliste ou bourgeoise latino-américaine est souvent divisée entre, d'un côté un groupe mercantile et financier associé aux pays riches et, de l'autre, une bourgeoisie industrielle en permanente contradiction entre le désir d'identification des entrepreneurs industriels à leur nation, en comptant sur les politiques publiques pour augmenter les profits et soutenir l'accumulation du capital, et la tentation de s'allier avec les élites financières dans les pays centraux respectifs.

Au XIX^e siècle, les bourgeoisies d'Europe et des États-Unis étaient libérales et nationalistes : les deux idéologies étaient contradictoires, mais contribuèrent pourtant à forger des nations fortes dotées de vastes marchés nationaux et de colonies en Afrique et en Asie. Le cas de l'Amérique latine est différent puisque ces pays acquirent leur indépendance contre l'Espagne et le Portugal, avec l'appui

de la Grande-Bretagne. Ils n'ont donc pas eu à mener une réelle guerre d'indépendance. C'est seulement lorsque les pays du centre ont connu la crise, d'abord avec la Grande Dépression, puis avec la deuxième Guerre mondiale, qu'apparut l'opportunité d'une révolution nationale dans la région. Pourtant, dans la seconde moitié du xx^e siècle, il n'est pas surprenant que les élites latino-américaines, confrontées à ce qu'elles croyaient être une menace communiste, aient reconstitué leur alliance traditionnelle avec le capitalisme international. Les tenants de l'interprétation par la surexploitation et associée-dépendante croyaient à tort que cela signifiait que la bourgeoisie industrielle latino-américaine avait rejeté l'idée de construire une nation. En fait, comme elles étaient contradictoires et ambivalentes, les élites et le plus haut niveau de la bureaucratie étatique continuèrent à se penser nationalistes pendant les années 1970 et continuèrent à prôner le développementisme national. Mais à la différence du développementisme national de Getúlio VARGAS, la classe ouvrière et les intellectuels se trouvaient désormais exclus. Hostiles aux putschs militaires inaugurés en 1964 et attirés par les thèses positives de la démocratie et de la justice sociale incluses dans la dépendance associée, les intellectuels latino-américains rompirent avec la nation et crurent qu'il était possible d'obtenir l'amélioration des conditions de vie, la démocratie et une plus grande égalité sociale sans stratégie nationale. Ils étaient par bien des côtés plus aliénés encore que la bourgeoisie industrielle qu'ils critiquaient. Il est vrai que pour beaucoup, le caractère dépendant de la dépendance associée n'était pas clair, même si CARDOSO avait explicitement utilisé le terme dans ses travaux, jusque dans le titre de l'un d'entre eux (CARDOSO, 1971 [1973]).

Dans les trois variantes de l'interprétation par la dépendance, les élites locales sont dépendantes des élites des pays riches, de leurs habitudes de consommation et de leurs idées. Mais alors que dans la variante par la surexploitation, le développement économique et social n'est pas possible dans ce cadre, et que dans la variante de la dépendance associée il n'est possible qu'en acceptant d'être subordonné au centre, dans l'interprétation nationale-dépendante, le développement est possible chaque fois que les élites sont guidées par l'intérêt national et non par les recommandations et pressions impérialistes ou, en d'autres termes, lorsque les facteurs nationaux l'emportent sur les facteurs dépendants lors de la définition de politiques et des réformes. Cette thèse est la seule permettant d'expliquer le développement national que connurent le Brésil et le Mexique entre 1930 et 1980. Les pressions idéologiques internationales en faveur de l'aliénation sont puissantes. Dans certains cas, comme durant la Guerre froide, s'ajoute à ces pressions la solidarité capitaliste face à la menace communiste (en réalité techno-bureaucratique). Mais les intérêts des entrepreneurs industriels sur les marchés nationaux et le soutien qu'ils entendaient obtenir de leurs États respectifs contre la concurrence internationale sont des arguments solides en faveur de l'approche nationaliste. C'est pourquoi les entrepreneurs industriels se caractérisent par une forte ambivalence : ils sont nationaux et aliénés, cosmopolites et fidèles à l'idée de nation.

BIBLIOGRAPHIE

- BOURDIEU P., 1976, « O campo científico » in ORTIZ R. (ed.), *Pierre Bourdieu. Sociologia*, São Paulo, editora Ática, 1983, publication originale en français, 1976.
- BRANDÃO G. M., 1997, *A Esquerda Positiva : As Duas Almas do Partido Comunista*, São Paulo, editora Hucitec.
- BRESSER-PEREIRA L. C., 1963, « O empresário industrial e a revolução Brasileira », *Revista de Administração de Empresas*, n° 2 (8) juillet, pp. 11-27.
- BRESSER-PEREIRA L. C., 1964, « Origens étnicas e sociais do empresário paulista », *Revista de Administração de Empresas* n° 3 (11), pp. 83-103, version anglaise consultable sur www.bresserpereira.org.br.
- BRESSER-PEREIRA L. C., 1968 [1984], « Political development, and the crisis of the populist alliance » in BRESSER-PEREIRA L. C., 1984, *Development and Crisis in Brazil, 1930 – 1983*, Boulder, Co. Westview Press, (Chapitre 4). Publication originale en portugais, 1968.
- BRESSER-PEREIRA L. C., 1970 [1984], « Concentration of income and the economy's recuperation », in chap. 7 of *Development and Crisis in Brazil, 1930–1983*, Boulder, Co. Westview Press, pp. 143–49. Publication originale en portugais, 1970.
- BRESSER-PEREIRA L. C., 1982 [1984], « Six interpretations on the Brazilian social formation », *Latin American Perspectives*, n° 11 (1) winter 1984, pp. 35 – 72. Publication originale en portugais, 1982.
- BRESSER-PEREIRA L. C., 2004, « Brazil's quasi-stagnation and the growth cum foreign savings strategy », *International Journal of Political Economy*, n° 32 (4), pp. 76 – 102.
- BRESSER-PEREIRA L. C., 2009, *Mondialisation et compétition*, Paris, La Découverte.
- CARDOSO F. H., FALETTO E., 1969 [1979], *Dependency and Development in Latin America*. Berkeley, University of California Press. 1^{re} édition en espagnol, 1969.
- CARDOSO F. H., 1971 [1973], « Associated dependent development : Theoretical and practical implications » in STEPAN A. (ed.), *Authoritarian Brazil : Origins, Policies and Future*, Yale, Yale University Press, pp. 142-176. Paper presented to a seminar at Yale University, April 1971.
- CARDOSO F. H., 1977 [1980], « The consumption of the dependency theory in the United States », *Latin America Research Review*, n° 12 (3), pp. 7-24.
- CHILCOTE R. H., 1982, *Dependency and Marxism*, Boulder, Westview Press.
- ECLAC, 1949, *Latin America Economic Study 1949*, Santiago de Chile, Economic Commission for Latin America and the Caribbean.
- FRANK A. G., 1966, « The development of underdevelopment », *Monthly Review*, n° 18 (4), pp. 17-31.
- FRANK A. G., 1969, *Capitalism and Development in Latin America*, New York, Monthly Review Press.
- JEDLICKI C., 1988, « De l'affectation de l'importation d'épargne étrangère dans le cas des grands débiteurs de l'Amérique latine », *Economie Appliquée*, n° 41 (4), pp. 875-901.
- MARINI R. M., 1969, *Subdesarrollo y Revolución*, México, Siglo XXI.

PALMA G., 1978, « Dependency : a formal theory of underdevelopment or a methodology for the analysis of concrete situations of underdevelopment? », *World Development*, n° 6 July-August, pp. 881-924.

PÉCAULT D., 1989, *Entre le Peuple et la Nation*, Paris, Maison des Sciences de l'Homme.

PRADO JR. C., 1945 [1956], *História Econômica do Brasil*, São Paulo, editora Brasiliense, 4^e édition, 1956. 1^e édition, 1945.

PRADO J. C., 1966, *A Revolução Brasileira*, São Paulo, editora Brasiliense.

SANTOS T. D., 1967, *El Nuevo Caracter de la Dependencia*, Santiago, Universidad del Chile, Centro de Estudios Económicos.

SANTOS T. D., 1970, *Dependencia y Cambio Social*, Santiago, Centro de Estudios Socio-Económicos da Universidade do Chile, Cadernos de Estudos Sócio-Económicos n° 11.

SANTOS T. D., 1973, *Socialismo e Fascismo. El Nuevo Carácter de la Dependencia y el Dilema Latinoamericano*, Buenos Aires, ediciones Periferia.

TAVARES M. d. C., SERRA J., 1971 [1972], « Além da estagnação » in TAVARES M. d. C., 1972, *Da Substituição de Importações ao Capitalismo Financeiro*, Rio de Janeiro, editora Zahar. Publication originale en espagnol, 1971.